

Le Père Girard, cet «homme de l'éducation»

Du 19 juin au 26 septembre 2015, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg consacrée au Père Girard. L'occasion de mettre en lumière la vie et l'œuvre du père Jean-Baptiste Girard.

Xavier Gendre

Un témoin des changements de son temps

L'exposition s'intéressera non seulement à l'œuvre du pédagogue, mais abordera également des aspects plus méconnus de la vie du cordelier. Elle révélera le caractère résolument progressiste et humaniste du religieux, témoin privilégié des événements politiques et sociaux de son temps, de la fin de l'Ancien Régime à la crise du Sonderbund. Il sera possible de se plonger dans son vécu et ses pensées grâce à une installation audiovisuelle, aménagée au couvent des Cordeliers, constituée d'un diaporama d'images et de citations du Père Girard.

Né en 1765, Jean-Baptiste Girard était le cinquième d'une fratrie de quinze enfants. Cette famille, d'origine savoyarde et établie à Fribourg dès la fin du XVIIe siècle, se fit un nom dans la bourgeoisie locale grâce au succès de son commerce de tissus. De ce fait se greffa-t-elle au sein de l'élite secondaire, de la bourgeoisie commune et commerçante, entretenant par là même des rapports sociaux et commerciaux avec la classe patricienne.

Le destin de ce cadet issu de la bourgeoisie – qui ne pouvait ou ne voulait reprendre les affaires familiales – oscillait entre l'Eglise et le service armé. Malgré une tradition familiale pour l'uniforme, la proximité du couvent des Cordeliers et l'attrait des études poussèrent le jeune Jean-Baptiste, comme d'autres de ses frères, à s'engager dans les ordres.

Envoyé d'abord à Lucerne pour y faire son noviciat, puis dans le sud de l'Allemagne afin de compléter sa formation philosophique, Grégoire, de son nouveau nom religieux, passa quatre années à Würzburg pour étudier la théologie. Profondément marqué par les idées de l'*Aufklärung* catholique qui y fleurissaient, son esprit se forgea au contact de cette nouvelle vision du monde et de l'Eglise, et des progrès sociaux qui en résultaient.

Une vie de labeur et de tourments

De retour en Suisse, il se lança dans l'enseignement, poussé par ses supérieurs et son intérêt pour la pédagogie. C'est en premier lieu pour son travail dans les écoles de la ville de Fribourg, dont il reprit la charge en 1804, qu'il nous est le mieux connu. Mais son questionnement sur l'éducation était antérieur. Chargé, dès 1790, de l'enseignement de la philosophie à ses jeunes

En dépit du peu de moyens mis à disposition, mais grâce aux succès de son enseignement et à l'aide de ses confrères cordeliers et des pères augustins en charge des classes de langue allemande, il s'appliqua à améliorer ses méthodes pédagogiques au profit de l'éducation dont il se faisait la plus grande idée.



© www.peregirard.ch

me universel»

ribourg (BCU) et le couvent des Cordeliers présenteront une exposition pédagogique et de faire connaître d'autres facettes de l'homme.

confrères cordeliers, il rédigea et envoya en 1798, répondant ainsi à l'appel des autorités de la République helvétique, un *Projet d'éducation publique* novateur et visionnaire. Et c'est tant par la qualité de sa réflexion que par son statut de prêtre catholique qu'il fut nommé par la suite archiviste du Ministère des Arts et des Sciences à Lucerne puis, surtout, premier curé catholique de la ville de Berne depuis la Réforme, de 1799 à 1804. C'est notamment durant cette période qu'il commença à œuvrer, si ce n'est à l'œcuménisme entre catholiques et protestants, du moins au rapprochement entre les deux confessions.

Le prêtre s'était depuis longtemps doublé de l'instituteur et c'est avec succès qu'il redressa l'école publique de Fribourg, moribonde et laissée aux enfants pauvres. C'est là que réside peut-être un des aspects les plus intéressants de la vision pédagogique du Père Girard: sa volonté de réunir les enfants de toutes conditions, en appelant de ses voeux les parents aisés à ne plus réservier à leurs enfants une éducation privée (Girard, 1950). En dépit du peu de moyens mis à disposition, mais grâce aux succès de son enseignement et à l'aide de ses confrères cordeliers et des pères augustins en charge des classes de langue allemande, il s'appliqua à améliorer ses méthodes pédagogiques au profit de l'éducation dont il se faisait la plus grande idée. Instruire l'enfant pour en faire un homme meilleur et vertueux, un citoyen utile, en lui donnant les outils nécessaires pour jouer son rôle dans la société des hommes: telle était sa vision qu'il commenta à de nombreuses reprises dans ses traités pédagogiques. C'est pour répondre à ce besoin, et face à une augmentation rapide du nombre d'élèves, qu'il introduisit dans ses classes, dès 1816, l'enseignement mutuel. Il demanda également aux autorités communales la construction d'une nouvelle école dont la disposition répondait aux besoins pédagogiques (1819). Exercée avec l'accord de l'évêque dès 1817, cette méthode fut pourtant interdite six ans plus tard par celui qui l'avait avalisée. Les motifs avancés ne purent qu'étonner le Père Girard et il n'eut de cesse de s'en défendre. Ses détracteurs y voyaient une méthode dangereuse, où la religion n'avait pas la place qu'elle méritait, formant de jeunes élèves insoumis et autoritaires. Le pensait-on vraiment ou voulait-on simplement porter préjudice au chef de l'école, déjà attaqué à cause de sa proximité avec les idées de Kant dont il

était un fervent lecteur? Traité de libéral et de mauvais patriote, son orthodoxie était remise en cause. Il avait déjà été pressenti deux fois à l'évêché, en vain. Son succès pédagogique devait assurément contrarier l'élite conservatrice qui voyait d'un mauvais œil le rapprochement par l'éducation des différentes classes et porter ombrage au collège et pensionnat jésuites, qui accueillaient et formaient la jeunesse de l'aristocratie européenne. Plus encore, il était malgré lui le point de convergence des tensions conservatrices et libérales échauffées par le contexte politique de l'époque. Devant les tracas et l'acharnement de ses détracteurs, il démissionna pour sauver son école et s'exila à Lucerne, où un couvent de son ordre l'attendait, puis un poste de professeur de philosophie. Sans arrêter de défendre sa vision de la pédagogie et ses méthodes et sans avoir pu mettre fin aux critiques, il y resta de 1824 à 1834. De retour à Fribourg, il continua son œuvre pédagogique par la rédaction de nombreux ouvrages tout en refusant systématiquement de nouvelles fonctions officielles au sein de l'éducation fribourgeoise. Il mourut le 6 mars 1850, non sans avoir vécu les troubles confessionnels du Sonderbund, qu'il dénonça, tout comme l'engagement de Fribourg dans l'alliance.

Des talents divers

Le pédagogue est certainement la figure la plus connue et la plus étudiée du personnage, mais il est indéniable que l'homme possédait de nombreux talents et fut actif dans plusieurs domaines. Il n'est pas étonnant dès lors que le chanoine Fontaine, son propre cousin, l'appela «notre homme universel» en le recommandant aux autorités helvétiques.

Homme de lettres autant que de sciences, il acquit des bases de médecine, se plongea dans les sciences naturelles et rédigea son propre cours de géographie et de biologie. Ses connaissances le placèrent à la présidence de la Société helvétique des Sciences naturelles, dont il ouvrit la séance annuelle de 1840 à Fribourg par un discours progressiste et irénique. Sa formation intellectuelle et sa pratique de l'enseignement, d'abord à Fribourg puis à Lucerne, lui permirent de rédiger ses propres cours et traités philosophiques. La part la plus méconnue de cette facette reste certainement sa bibliothèque qu'il acquit au fil de sa vie et qu'il léguera à la Société économique du canton de Fribourg qu'il avait

dossier/

Après avoir reçu la Légion d'honneur en 1840, le Père Girard fut, quatre ans plus tard, lauréat du prix Montyon de l'Académie française pour son *Enseignement régulier de la langue maternelle*.

Médaille du Prix Montyon, 1844,
Bibliothèque cantonale et universitaire
de Fribourg, Fonds Grégoire Girard.



lui-même fondée. Il s'agit de centaines d'ouvrages, conservés aujourd'hui à la BCU et qui démontrent les intérêts variés et divers du Père Girard.

L'exposition traitera également d'un aspect plus personnel du Père Girard: son inclination pour les arts, plus spécialement pour la peinture. Il peignit quelques toiles et se forma auprès de son oncle maternel, Joseph de Landerset, dont il fréquenta l'atelier et qu'ilaida sur un chantier privé (Daguet, 1896).

Un rayonnement local et international

Si l'homme fut combattu dans sa propre ville, son travail ne s'y confina pas. C'est de la France notamment que vinrent éloges et reconnaissance. Reçu dès 1816 comme membre de la Société pour l'enseignement élémentaire à Paris, il reçoit en mai 1840 la Légion d'honneur, d'une lettre signée par Louis-Philippe, roi des Français, pour l'ensemble de son œuvre. Quatre ans plus tard, il est lauréat du prix Montyon de l'Académie française pour son *Enseignement régulier de la langue maternelle*. En 1845, il est nommé correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques. Outre ces récompenses, son œuvre connut une importante diffusion en France jusqu'à la révolution pédagogique de 1880, notamment pour l'enseignement du français où «Girard a longtemps servi d'emblème à d'innombrables initiatives pédagogiques qui, au XIXe siècle, ont pour objet de mettre au premier plan la pratique et le rôle éducatif de la langue maternelle» (Chervel, 2006). Ce n'est donc pas un hasard si Victor Cousin

décida d'éditer son *Cours de langue maternelle* et de le diffuser à grande échelle en France suite à sa visite fribourgeoise de 1837 (Fontaine, 2015).

Il reçut également le soutien de nombreuses sociétés européennes, en Italie notamment, où l'enseignement mutuel connut un succès certain. En Angleterre, pays précurseur en pédagogie, où le Père Girard entretint une courte correspondance avec A. Bell lui-même, fondateur de l'enseignement mutuel. Cette correspondance fut écrite en latin et traduite en anglais pour être lue à Londres à la *National Society for promoting the Education of the Poor* (Southey, 1844). Si le Père Girard ne parlait pas anglais, cela ne l'empêcha pas, dès 1819, d'en introduire l'enseignement pour les élèves fribourgeois se destinant au commerce hors des frontières suisses (Girard, 1950).

Un volet de l'exposition s'intéressera également au réseau pédagogique tissé par le Père Girard, en Suisse comme à l'étranger. Son école de Fribourg avait acquis une telle réputation qu'on venait la visiter d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Espagne, de Russie, etc. Le cordelier et son institution scolaire étaient alors reconnus et figuraient en bonne place dans les tours d'Europe des pédagogues de la première moitié du XIXe siècle, faisant de Fribourg un centre pédagogique important.

Une «plante étrangère» à Fribourg

Enfin, il s'agit de comprendre comment le Père Girard était perçu par ses contemporains. S'il eut, à Fribourg, ses adversaires comme ses défenseurs, il est étonnant de remarquer que beaucoup de voyageurs, passant en ville, faisaient mention dans leurs récits de leur rencontre avec le cordelier. Il apparaît alors comme une des attractions du lieu, à l'image de la cathédrale ou des remparts, et laisse une impression particulière dans un Fribourg à l'atmosphère pesante. Ces récits font de lui un homme «plein de feu, de vie, et, en même temps, de finesse et de mesure», plus «qu'un simple religieux», «un homme du monde» doté d'une «certaine liberté d'esprit», «expliquant, sans la justifier en rien, la défiance qu'il inspirait à ses supérieurs, pour ne rien dire des autres ordres rivaux» (Broglie, 1886), ou «un cordelier comme on n'en voit guère», «un partisan des idées nouvelles», «d'une étrange espèce»... (Rochette, 1820). •

Bibliographie

- Victor de Broglie, *Souvenirs du Duc de Broglie (1785-1870)*, Paris, 1886.
André Chervel, *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle*, Retz, Paris, 2006.
Alexandre Daguet, *Le Père Girard et son temps, 2 tomes*, Fischbacher, Paris, 1896.
Alexandre Fontaine, *Aux heures suisses de l'école républicaine. Un siècle de transferts culturels et de déclinaisons pédagogiques dans l'espace franco-romand*, Demopolis, Paris, 2015.
Grégoire Girard, *Discours de clôture (1805-1822)*, Ed. du Centenaire, Fribourg, 1950.
Raoul Rochette, *Lettres sur quelques cantons de la Suisse*, Paris, 1820.
Robert Southey, *The life of the Rev. Andrew Bell*, Londres, 1844.